

Christine Palmiéri

Nox diluvi, les cataclysmes du regard

Pierre Ouellet

Volume 41, Number 167, Summer 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53284ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellet, P. (1997). Christine Palmiéri : *Nox diluvi*, les cataclysmes du regard. *Vie des Arts*, 41(167), 43–45.

CHRISTINE PALMIÉRI

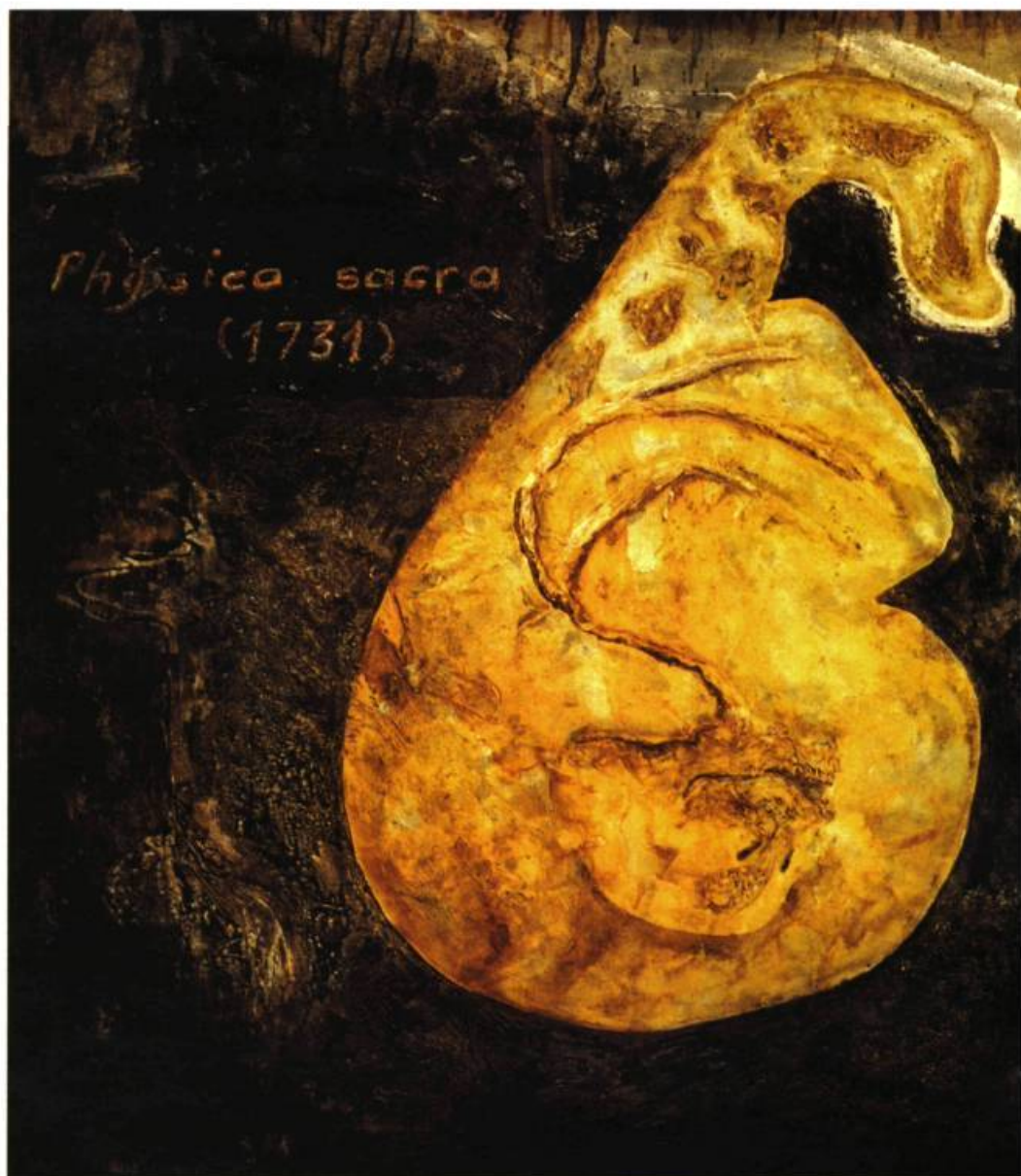
NOX DILUVII

LES CATAclySMES DU REGARD

Pierre Ouellet

ART QUI SE FAIT
P E I N T U R E

■ Depuis *Le crache-cœur*, exposé au Gésù en 1995, jusqu'à *Physica Sacra*, installation présentée à l'exposition collective *Ombres convives* chez Graff en juin 1997, Christine Palmiéri élève ses monuments de papier calque, de géofilm, de tarlatane, de toile écrue, rehaussés d'encre, de fusain, de sanguine, d'embossages et de saillies, pigments coagulés en cloques, polyester brûlé, froissé, fractalisé, chiffons trempés dans l'huile, bas-reliefs fragiles projetant le plan peint et dessiné dans la troisième dimension où il se mue en espace-temps sculpté. Elle dresse une fine statuaire, monumentale pourtant, qui figure l'ère de la pérennité, mais appartient à la précarité; elle commémore un *avènement*, vieux comme la nuit des temps, dans des matières qui ont la vulnérabilité de l'instant, son instabilité foncière, moments-éclairs déposant leur trace, furtive, dans les reflets du support où ils se fossilisent.



Physica sacra, 1997
médiums mixtes
200 cm x 160 cm x 20 cm

La statuaire est reliquaïre: elle garde la mémoire de l'être, enchâssé là avec ses nerfs, ses os, dans le volume de son histoire, la plus ancienne. L'âme à l'image d'une bête, paléolithique, bras et jambes de branches et de racines, veines d'air, artères à vif courant dans la terre et la pierre broyée. Stèles dressées, livres de signes, même illisibles, tombes de mots, croix de sens et de non-sens. Ces mausolées vivants, empreints qu'ils sont de gravité, légers toutefois comme le vent qui en agite les bords, rappellent ces hauts calvaires qu'on voit à la croisée des chemins. Mémoriaux de la douleur, Golgotha du coin des rues, ils dressent leur fine silhouette pour annoncer qu'à chaque instant l'heure est venue: il serait temps pour nous de *regarder*, de *nous souvenir*, d'*imaginer*.

Une mise en espace de la forme interne des corps, humains ou animaux, dont la peau laisse apparaître les nerfs et les artères, organes et os, comme la pelure pendue en l'air du géofilm laisse voir et transparaître les marbrures et les nervures du dessin, chacun de ses traits devenu cerne d'un vide, contour d'un

rien, improbable enveloppe d'une chair qui s'est vidée d'elle-même pour se remplir d'espace et respirer le gouffre au-dessus duquel la suspend le regard. Support de la contemplation face à l'impondérable socle du dessin dont la verticalité de la chute en suspension dans l'air tend au regardeur une sorte de miroir sans tain: fenêtre opaque à peine où l'ombre se dessine comme la chose elle-même des deux côtés de l'espace où vient frapper la lumière comme l'œil se heurte à son éblouissement, incapable qu'il est de distinguer la spatialité propre au corps et la corporéité propre à l'espace dont cette peinture tire sa force, mélangeant formes et fonds, sens et figures.

Ces traces animales que Palmiéri rassemble sont *dans* l'espace, non *sur* la page, où elles seraient pure écriture, alors qu'elles semblent des volumes plats, montés en transparence, leur envers sautant aux yeux sous leur devant, revers de toutes les médailles qui représentent le monde en effigie, le réel en image, transperçant l'écran qui nous en sépare comme l'horizon nous coupe de l'invisible dont il nous donne l'irrépressible désir, jamais comblé.

LIVRE EN MOUVEMENT

Dans *Les dieux sont ici nulle part*, exposé à la Galerie de l'UQAM à l'automne 1996, le volume s'impose d'emblée, à travers deux figures archétypales: le *livre* et le *rouage*, la *page* et la *roue*. Le plan qui tourne et qui s'engrène, s'agrippe à l'autre plan, qu'il met en branle, nous amenant à *feuilleter* le lieu comme la durée, à tourner la page de chaque instant comme le pas tourne dans la marche en rond autour de soi, moyeu de l'être à quoi l'on tient, aussi solidement que l'âne à la pierre du moulin qu'il meut de force pour moudre le grain.

De grandes feuilles de polyester sont suspendues autour d'un axe central, épine d'un livre immense, total, le livre d'une vie, qui se feuillette comme l'air bouge sous l'effet des pales d'un éventail dont la rotation ferait bruir les pages depuis le plafond. Un livre en rond, entre les pages duquel l'on entre et sort, mettant l'épaule à la roue des feuilles, poussant à gauche, à droite, dans tous les sens et le non-sens encore. Mais attention: un livre n'est jamais seul. Il s'accompagne d'une bibliothèque, suggérée ici par un deuxième volume, second tome qui s'emboîte dans le premier, soit un autre cylindre de géofilm dont les feuilles s'insèrent une à une dans l'espace libre entre les palmes du rouage premier avec lequel il forme un authentique système d'engrenage, aux dents de papier. Comme celui que chaque livre forme avec tous les livres, auxquels il ne cesse de renvoyer. L'infini presque, enfermé là, à livre ouvert. Volume en mouvement d'un espace-temps vivant, biblique et encyclopédique, poétique de part en part, ancré qu'il est dans le présent dont les profondeurs sont celles-là même de la mémoire.

DÉLUGE PICTURAL

Avec *Physica sacra*, Palmiéri délaisse la surface lisse des polyesters et la réflexion lente du verbe pour pétrir de ses propres mains la matière picturale faite de gel, de plâtre, de goudron, d'acrylique, de laque et d'autres matériaux susceptibles de refaçonner la mémoire en images sensibles, dans une plasticité qui se veut terreuse, rocheuse, aqueuse, d'où ressortent les os, les griffes et les plumes d'antiques oiseaux décharnés, le bulbe éclaté de fœtus paléolithiques fossilisés à même la toile qu'éclairent par derrière néons et lampes, magma moderne en ébullition, qui montre à nu la vie animale



Caelo venere volantes I (ils vinrent du ciel en volant), 1997
médiums mixtes
220 cm x 160 cm x 32 cm

Les dieux sont ici nulle part, 1996
médiums mixtes
220 cm x 400 cm x 200 cm



NOTES BIOGRAPHIQUES

Titulaire d'un baccalauréat (1985) et d'une maîtrise en arts plastiques (1986) de l'Université du Québec à Montréal, Christine Palmiéri prépare actuellement un doctorat en sémiologie à cette même université. Après de nombreuses expositions personnelles et de groupe à Montréal, Québec, Ottawa, New York, Paris, Cassis (France), Casablanca et Rabat (Maroc), elle travaille à un projet d'installation pour les souterrains médiévaux d'une galerie de Limoges (France).

dans son activité sismique inarrêtable. Là se rencontrent la part physique et la part mystique du monde, en une éruption diluvienne de matière ignée puis liquéfiée dont l'œuvre picturale garde la trace dans ses creux et ses reliefs, fossiles sacrés d'une origine qui sans cesse refait surface sous l'ébranlement émotif où la contemplation prolongée de leur sens et de leur figure indifférenciés nous plonge.

Jacob Scheuchzer, auteur d'une *Physica sacra* qui marqua l'histoire naturelle et l'exégèse biblique, découvre en 1725 l'*Homo diluvii testis*: les restes, fossilisés dans la pierre, de « la première race humaine maudite et engloutie par les eaux », le « lamentable témoin du Déluge, qui a vu Dieu », écrit-il avec véhémence. L'École du Déluge, qu'il fonda, voyait dans les fossiles autant de victimes des pluies diluviennes qui se seraient naguère abattues sur l'homme pour le punir, faux d'air et d'eau tombées en trombe sur l'être fautif, l'être fauteur, l'Homme pris en faute. Ces traces de vie seraient la mémoire pierreuse d'une origine violente de l'homme chassé d'Éden pour la deuxième fois. Balayé de ses propres terres, vouées désormais au néant des eaux, des airs, d'avant leur séparation, comme du jour et de la nuit ou du bien et du mal dès les toutes premières heures de la Création.

Christine Palmiéri cherche dans la terre de ses pigments l'ultime secret de ces grands fossiles, qui gisent et reprennent vie, parfois, dans la mémoire des formes et des couleurs qu'elle creuse et fouille,

par-delà les temps antédiluviens, humides encore des eaux crevées de l'origine de l'homme, des bêtes et des plantes. Elle explore les alluvions de graviers, de boues, de limons que laisse sur sa toile le déluge de peindre. Création à l'envers, Genèse invaginée, par quoi l'on redonne naissance à l'origine, aux fossiles de toutes sortes, dont les os bougent et volent au ciel. Au ciel pareil à de la pierre déliée, comme éthérée. À de la terre meuble, délestée de son propre poids.

La peinture telle que Palmiéri la pratique est la terre promise des grands fossiles: leur sol natal, mortel, où l'origine et la fin se réconcilient. Elle est le milieu naturel et sacré où vit tout ce qui outrepassé ce qu'il a été de son vivant. C'est pourquoi l'artiste cherche dans les dessous de l'art, en deçà des formes et des couleurs, cette seconde vie qui lui apparaît comme l'origine toute nue, la toile écrue de l'être, où lumière et matière ne sont plus séparées, figures et fonds habitant le même ciel, ouvert sur tout l'espace, sur tous les temps, embrassant l'homme et la bête, l'ange et le reptile, l'oiseau-lézard de l'âme, la salamandre volante, ses nageoires d'ailes comme deux grands bras réduits à l'os.

La peinture de Palmiéri est *Nova physica sacra*. Elle fouille le fond de notre fin, cette âme fossilisée, pour exhumer les causes premières de la vie elle-même, qui sans cesse revient, remonte à la surface, et nous permet d'espérer. C'est plastiquement, en peintre-physicien, que Christine Palmiéri explore la vie de la terre sur son

propre terrain, où s'épousent et s'opposent l'opaque et le transparent, le solide et le liquide, le sec et l'humide, le lisse et le poreux, la lumière de derrière et la lumière de devant, dont elle trie et mixe les substances d'un même mouvement, laques et vernis, gels et fusains, toiles vierges et bas-reliefs, supports libres et boîtes-cadres, néons des dessous et réflecteurs de face contribuant tous à faire tourner le monde dans le grand cycle des causes et des effets, dont le fossile qu'incarne l'œuvre peinte est la trace mnésique de son passage parmi les Vivants¹. □

¹ On pourra lire une longue étude de Pierre Ouellet sur l'œuvre de Christine Palmiéri dans *Ombres convives*, ouvrage consacré aux rapports entre l'art et la littérature récemment paru aux éditions du Noroît dans la collection « Chemins de traverse ».

L'exposition *Ombres convives* réunissait les artistes Daniel Barichasse, Marie-France Brière, Massimo Guerrera, Christine Palmiéri et Robert Wolfe.